

# «Hier, j'étais dans le bidonville créole de Lisbonne»

Les courts métrages peuvent être très longs. Surtout quand, comme *Nuvm - Le poisson lune*, ils durent 30 minutes. Mais le film de Basil Da Cunha, montré hier à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes, trouve aisément son rythme, suivant la déambulation de son personnage dans les ruelles du bidonville créole de Lisbonne. Un quartier aux allures de cour des miracles, où le rêveur Nuvm (Nuage) part à la recherche d'un mystérieux poisson-lune pour ravir le cœur d'une serveuse indifférente.

Aussi réaliste que poétique, ce petit film magique tourné en toute liberté confirme le talent d'un jeune cinéaste de 26 ans, élève de la Haute école d'art et de design de Genève (Head), dont le précédent court *A côté* avait été nommé au Prix du cinéma suisse - Quartz 2010. Joint mardi par téléphone, Basil Da Cunha venait à peine de débarquer sur la Croisette. Guère impressionné par le carnaval cannois («hier, j'étais dans le bidonville et dans cinq jours j'y retourne»), cet admirateur de Pedro Costa évoque son idée du cinéma avec l'enthousiasme de la jeunesse.

**Votre film est né dans des circonstances assez particulières. Racontez-nous...**

**Basil Da Cunha:** J'étais à Lisbonne et j'attendais le financement d'un court métrage qui devait être coproduit par le Portugal. A l'époque où j'ai appris que nous n'aurions pas cet argent, j'ai aussi dû quitter mon appartement et je me suis retrouvé à habiter dans le bidonville créole de Lisbonne. Un endroit unique, un espace de liberté épargné par la modernité, avec ses propres règles et des choses incroyables à filmer. J'ai alors commencé à monter un projet avec les gens de là-bas. Les acteurs sont des non-professionnels et le vagabond s'appelle vraiment Nuvm.

**Comment le tournage s'est-il déroulé?**

– Nous avons tourné trois mois, ce qui est énorme pour un court, avec une équipe réduite où chacun apportait ce qu'il pouvait. C'est d'ailleurs un faux court métrage, pas un film à chute



mais quelque chose de plus généreux. On a mis en place un dispositif permettant à tous les talents de s'exprimer. L'idée étant de faire émerger le réel à partir d'une sorte d'improvisation dirigée: on donne aux gens des indications, mais ils parlent avec leurs propres mots; on crée des situations, des conflits pour faire avancer l'histoire.

C'était parfois assez rocambolesque. Il y a par exemple une scène avec cinq joueurs de cartes. Le temps que j'arrive à sortir mon personnage principal de son lit, les joueurs avaient disparu. Et quand je les ai retrouvés, c'est Nuvm qui était parti. Je l'ai récupéré caché dans une ruelle, avec une bière à la main. Tous les habitants du bidonville, qui savaient que je pratiquais une chasse à l'homme quotidienne, étaient de meche avec moi! J'ai vite réalisé qu'il fallait organiser ce tournage de manière un peu différente: à la «cantine», on a mis du vin à la place des bouteilles d'eau... La vie se mêle au cinéma dans le film, et ce n'est surtout pas de la porno-pauvreté.

**Le contraire de *Slumdog Millionaire*, en somme?**

– Exactement! J'avais déjà travaillé un peu de la même manière en Suisse pour *A côté*, avec des ouvriers portugais, espagnols et roumains. En fait, la fiction est sans doute la meilleure façon de capter la réalité. Il y a le cadre, le hors champ, la mise en scène – ce qui n'existe pas forcément dans le documentaire. Mais je ne me vois pas comme un cinéaste-marionnettiste qui modèle le réel en fonction d'un concept préétabli. C'est plutôt l'inverse: la réalité nourrit la fiction.

**Cette façon de tourner découle-t-elle des thèmes et des univers que vous avez envie d'aborder?**

– Oui, mais mes deux derniers films sont avant tout des histoires d'amour. J'avais envie de donner des rôles différents à ces gens qu'on ne regarde pas vraiment. Ce n'est pas du cinéma social, qui dessert souvent le propos même que tiennent les réalisateurs. Si on raconte une ro-

mance dans un bidonville, pourquoi est-ce forcément l'histoire d'un Black qui tombe amoureux d'une Blanche ou l'inverse? Et quand on filme des ouvriers immigrés, pourquoi toujours les présenter comme des victimes? On ne peut pas réduire les gens aux fonctions que leur donne un certain cinéma social.

**Vous êtes étudiant à la Head, mais le film n'a pas été produit dans ce cadre...**

– Je suis parti en voyage au Portugal et je suis tombé amoureux d'une fille dans le métro à Lisbonne. Alors je suis resté là-bas et j'ai abandonné l'école. J'ai préparé le film de mon côté, puis j'ai appelé Box Productions et Thera Production une semaine avant de tourner, sans leur laisser le temps de chercher des financements. Ils ne pouvaient pas nous donner beaucoup, mais ils sont entrés dans le projet. Je n'avais pas besoin de tellement d'argent pour le tournage, juste de quoi nourrir les gens qui travaillaient avec moi. Et les producteurs portugais de O Som e a Fúria nous ont obtenu du matos. Par contre, pour la post-production, mes producteurs ont réussi à décrocher des subventions.

**Vous avez réalisé plusieurs courts métrages et le prochain sera tourné en juin. Envisageriez-vous une carrière dans le court?**

– Ah, non! J'ai déjà trois projets de longs qui sont chauds là... L'un d'eux va coûter cher, mais les autres sont dans la même économie que *Nuvm*. Mes producteurs vont devoir trouver un système de financement alternatif. Ce n'est pas toujours facile pour eux de justifier certaines dépenses un peu occultes. Il y a des choses qu'on ne peut simplement pas filmer en tournant 21 jours de 8h à 18h30. Je pense alterner des projets assez libres et d'autres plus traditionnels. Surtout, je n'ai pas envie d'attendre quatre ans pour réaliser mon premier long métrage. Quand on est jeune, pas encore aigri par les petites désillusions et qu'on a l'énergie, il faut en profiter pour faire des choses! PROPOS RECUEILLIS PAR MLR